

Sébastien Thiltges (Université de la Sarre, FNR Luxembourg)

## Nature et modernité : réflexions théoriques suivies d'une lecture écologique de *Fenn Kaß*

### Abstract

The current environmental concerns call upon a reevaluation of the concept of modernity which, a century ago, has been proven to be a major cultural and aesthetic reference. Modernist writers took up new subjects, like industry and urbanism, as an alternative to homeland literature's depiction of earth and soil. Batty Weber depicts in *Fenn Kaß* (1913) the life of a defrocked priest who leaves his native countryside to become an engineer abroad. Seemingly a novel about modernity, the book also contains several descriptions of the protagonist's relation to the natural environment, using repeatedly the metaphor of a liquid and dissolving body. By defining both interrelated concepts of nature and modernity, this paper provides an anthropological reading of texts, questioning how salient poetical motives can challenge sociological and epistemological contextualisation.

\*

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreux auteurs interrogent, dans leurs œuvres et dans des écrits non fictionnels, l'émergence d'un roman authentiquement luxembourgeois. Dans ce contexte historico-littéraire, la nature se révèle un thème transversal, c'est-à-dire non seulement un système organisé de signifiés, éventuellement soumis à des transformations diachroniques, mais un enjeu au cœur de ruptures esthétiques au sein voire au-delà du champ littéraire.

Les travaux de Myriam Sunnen sur le paysage dans la littérature luxembourgeoise, élaborés à partir de romans « de la terre » ou « du terroir » (*Heimatroman*), et qui prennent également en compte les publications des premières associations touristiques et de défense de l'environnement en Europe et au Luxembourg<sup>1</sup>, montrent que la description paysagère véhicule l'image d'un espace naturel garant de valeurs traditionnelles. Ces représentations culturelles de la nature en tant que *paysage* ne tiennent guère compte de données écologiques (au sens désignant la science de l'environnement), mais jouent un rôle essentiel dans la construction identitaire d'une nation. En guise d'exemple et nonobstant ses mises en garde concernant la confusion entre aspiration régionale et idéologie régionaliste, Nicolas Ries prône, « [en] présence de nos campagnes vouées aux horreurs de l'arrivisme, [un] retour à la terre [qui] promet de riches récoltes s'il n'est pas trop tard déjà de comprendre ce dont nous sommes faits<sup>2</sup>. »

Conformément aux idées répandues en Europe à cette époque, l'enracinement géographique et social dans un terreau à la fois naturel et culturel sert d'ancrage identitaire. Le conservatisme antimoderne d'un Nicolas Ries suscite nombre de réactions parmi ses confrères et successeurs. Anne-Marie Millim s'est de ce fait intéressée à la génération d'auteurs chez lesquels la nature perdait ce statut culturel – se ringardisait en quelque sorte – au profit de la modernité, portée par un imaginaire de l'industrie et du progrès. Des « écrivains d'avant-garde tels que Batty Weber (1860-1940), Frantz Clément (1882-1942) et Pol Michels (1897-1956)<sup>3</sup> » trouvent dans la représentation esthétique des forges minières du sud du pays,

<sup>1</sup> Sunnen Myriam, « "Paysages" et "Choses de chez nous": Réflexions sur une facette des Cahiers luxembourgeois d'avant-guerre », Conter Claude D., Sahl Nicole (éds), *Nouveaux horizons et médiations*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2010, p. 427-428. Voir aussi le chapitre « Aimer et admirer un patrimoine : une construction identitaire ? », Chalvet Martine, *Une histoire de la forêt*, Paris, Seuil, 2011, p. 252-258.

<sup>2</sup> Ries Nicolas, *Les Cahiers luxembourgeois*, Luxembourg, Paul Schroell, 1924-1925, n° 1, p. 51.

<sup>3</sup> Millim Anne-Marie, « Celestial Landscapes : the Supranational Imagination in Luxembourg's Pre-World War I Press », *National Identities*, vol. 16, n° 3, 2014, p. 198.

incluant l'ouverture cosmopolite engendrée par l'arrivée d'ouvriers étrangers, une contre-image à la terre et au repli régional et/ou national. S'identifiant à la notion de modernité, ces choix esthétiques sont donc indissociables de ruptures sociales et politiques.

Le contexte actuel, théâtre d'une recrudescence des préoccupations liées à la nature, invite le lecteur contemporain à relire les représentations de ce que l'on appelle « nature » et d'imaginer différemment<sup>4</sup> ses rapports avec la modernité. Des chercheurs en littérature, à l'instar de Pierre Schoentjes<sup>5</sup>, constatent en effet que le tournant écologique des années 1970 a permis de redécouvrir toute une littérature qui connut son apogée au début du XX<sup>e</sup> siècle et dans la période de l'entre-deux-guerres. L'intérêt ravivé pour ces textes s'explique par leur dessein de décrire la nature et de contrebalancer esthétiquement les discours dominants de modernité, d'industrialisation et de croissance :

[...] gerade die literarischen und kulturellen Naturdiskurse können, so unsere Vermutung, auch als Sensibilisierungen und Korrekturen betrachtet werden, die weder als ausschließlich antimodern noch als ausschließlich modern kritisch einzustufen sind. Zu prüfen wäre in diesem Sinne vielmehr, inwiefern die sich um 1900 eröffnenden Naturräume die zeitlichen Kategorien von Fortschritt, Entwicklung und Wachstum allmählich abzulösen beginnen und so als Gegenbewegungen aufgefasst werden können, welche die Denaturierung des Menschen zu balancieren versuchen<sup>6</sup>.

Que des écrivains avant-gardistes se détournent des paysages naturels ou que d'autres érigent la nature en lieu de résistance intemporel face à la modernité semble acter l'opposition entre nature et modernité, même si cette dernière ne peut servir universellement de marqueur historiographique de ruptures dans des contextes littéraires différents.

La prolifération contemporaine d'œuvres littéraires et d'études critiques replaçant la nature au centre du débat confirme que l'écriture du lieu et la description paysagère ou environnementale constituent des enjeux contemporains importants, peut-être oubliés un certain temps par les auteurs et par la critique littéraire. Dès lors, l'intérêt heuristique d'une lecture – quelque peu anachronique – d'un roman publié en 1913 à partir d'un point de vue plus récent sur la nature se situe d'abord dans la redécouverte de textes au-delà de leur contexte de production. Si l'on prend « écologie » dans son sens premier, la lecture s'avère par ailleurs bien moins anachronique qu'il n'y paraît : le terme « Oecologie » est proposé par le biologiste allemand Ernst Haeckel dans les années 1860<sup>7</sup> et signifie la science de l'*oikos*, de la maison ou de la demeure. Or, transformer les propos antimodernes, tels que la citation de Nicolas Ries, en textes « proto-écologiques<sup>8</sup> » se borne à un simple (mais dangereux) renversement axiologique échouant à prendre en compte des contextes idéologiques et épistémologiques non concordants : les défenseurs du terroir et du patrimoine naturel au début du XX<sup>e</sup> siècle ne protègent pas la nature dans sa complexité écosystémique, mais l'identité ; l'humain est davantage lié au paysage par un déterminisme naturaliste que par une pensée écologique des rapports entre nature et culture. Ces écueils suggèrent qu'une lecture originale et pertinente d'un texte interrogeant les notions de nature et de modernité nécessite d'abord de définir conjointement ces dernières. Dans un second temps, l'étude du roman *Fenn Kaß* de

---

<sup>4</sup> Dans « Penser autour du ravage écologique », Isabelle Stengers explique précisément que la question écologique « n'est pas ouvrir la perspective d'une science capable d'"expliquer", [mais] celle d'un "redécrire-reconstruire autrement" », Hache Émilie (éd.), *De l'univers clos au monde infini*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2014, p. 186.

<sup>5</sup> Schoentjes Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Editions Wildproject, 2015.

<sup>6</sup> Paulsen Adam, Sandberg Anna, « Natur und Moderne um 1900 : Kontexte Begriffe Anschlüsse », *ibid.*, (éds), *Natur und Moderne um 1900. Räume Repräsentationen Medien*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2013, p. 17.

<sup>7</sup> Haeckel Ernst, *Generelle Morphologie der Organismen*, vol. 1, Berlin, Reimer, 1866, p. 8.

<sup>8</sup> « Proto-écologie » renvoie à une pensée embryonnaire de la protection de la nature, mais souligne également la présence de certaines différences notables, comme des contextes historiques et des orientations politiques divergentes.

Batty Weber porte sur la représentation poétique de l'interrelation entre l'humain et l'environnement.

## ÉCOLOGIE ET MODERNITE

Depuis la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la connaissance approfondie, mais également la manifestation de plus en plus accrue des grands bouleversements environnementaux, tels que le changement climatique ou l'extinction massive des espèces animales et végétales, jettent un certain scepticisme sur la notion de modernité<sup>9</sup>. Les effets secondaires du progrès industriel, économique, technique et médical, initié au XIX<sup>e</sup> siècle et s'affolant au XX<sup>e</sup>, ne se sont guère fait attendre. Outre les conséquences environnementales, sociales et biologiques, les retombées psychiques et philosophiques sont tout aussi alarmantes : la quête de progrès et d'émancipation de la nature ont mené l'être humain à n'être plus lié à rien, plongé dans le « monde sans monde des Modernes<sup>10</sup> ».

Les recherches subsumées sous l'appellation « écocritique », c'est-à-dire l'étude des rapports entre écologie et littérature, s'intéressent à la production de nouveaux imaginaires et à la construction de nouveaux récits. Elles ne considèrent pas exclusivement la littérature comme un outil critique, interrogeant les discours gravitant autour de la question écologique, mais plutôt comme « Experimentierfeld der Fiktion<sup>11</sup> » face à une nouvelle donne environnementale. Or elles ne restreignent pas leurs investigations à l'actualité brûlante du contexte décrit ci-dessus. Leur postulat initial est l'existence conjointe d'une écologie scientifique – qui étudie les interactions entre un organisme et son milieu –, d'une écologie politique – régulatrice – et d'une écologie culturelle qui pense, imagine et rend sensible l'interaction entre nature et culture. La tâche de cette écologie culturelle est de contrer le mythe d'une nature unifiée face à la diversité culturelle pour montrer que les récits de la nature se construisent eux aussi en fonction d'images et de formes narratives singulières<sup>12</sup>.

La question des rapports entre littérature et écologie ne peut donc se résumer à l'apparition de thèmes et de motifs nouveaux (récits de cataclysmes globaux, imagination d'écotopies, fictions transhumanistes, etc.) ni à l'engagement *écologiste* implicite ou explicite d'un texte. Elle renvoie, de manière plus générale, à l'interrelation complexe et multiple entre l'être humain et la nature : ni l'image d'une nature unifiée et extériorisée ni la vision anthropocentrée selon laquelle l'humain est l'unique mesure du monde qui l'entoure ne peuvent encore valoir dans le contexte actuel<sup>13</sup>.

Ainsi, l'écocritique invite à repenser axiologiquement et conceptuellement la notion de modernité en se fondant sur ce que l'angliciste Hubert Zapf appelle la triple fonction de la littérature<sup>14</sup> : elle est un métadiscours critique qui met en lumière les formes de pouvoirs

<sup>9</sup> Les références bibliographiques qui permettent d'en rendre compte sont légion : Blackburn David, *The Conquest of Nature. Water, Landscape and the Making of Modern Germany*, New York, W. W. Norton, 2006 ; Heise Ursula K., *Das Artensterben und die moderne Kultur*, Berlin, Suhrkamp, 2010.

<sup>10</sup> Hache Émilie, « Introduction », *ibid.*, (éd.), *De l'univers clos au monde infini, op. cit.*, p. 18. La philosophe contrecarre l'idée heideggerienne de l'humain constituant le monde, contrairement à l'animal pauvre en monde, car restreint à l'instinct et au milieu. Voir ci-dessous la référence à Jakob von Uexküll.

<sup>11</sup> Mayer Sylvia, « Klimawandelroman », Dürbeck Gabriele, Stobbe Urte (éds), *Ecocriticism. Eine Einführung*, Cologne, Weimar, Vienne, Böhlau, 2015, p. 234.

<sup>12</sup> Larrère Catherine, Larrère Raphaël, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Paris, Éditions la découverte, 2015, p. 307 et Heise Ursula K., *Sense of Place and Sense of Planet. The Environmental Imagination and the Global*, New York, Oxford University Press, 2008, p. 5-9. Cette troisième voie rejoint en partie les enjeux de l'écologie culturelle (*Cultural ecology, Kulturökologie*) conçue comme une discipline anthropologique étudiant la manière dont les cultures coévoluent avec leur environnement.

<sup>13</sup> Zemanek Evi, « Unkalkulierbare Risiken und ihre Nebenwirkungen », Schmitz-Emans Monika (éd.), *Literatur als Wagnis*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2013, p. 293.

<sup>14</sup> Zapf Hubert, « Kulturökologie und Literatur. Ein transdisziplinäres Paradigma der Literaturwissenschaft », *ibid.* (éd.), *Kulturökologie und Literatur*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2008, p. 33-37.

néfastes au sein d'une culture et, à l'inverse, donne une voix au caché et au proscrit<sup>15</sup>. Par conséquent, elle s'érige en contre-discours qui grâce à l'imagination propose des solutions de manière non thétique, contrairement à la science et de la politique. Finalement, la littérature permet de figurer, par la mise en fiction et la mise en narration, l'interrelation complexe de thèmes divergents et la superposition de différents niveaux de signification.

## L'EPOPEE DE LA MODERNITE

« Nature » et « modernité » sont inextricablement liées, le second terme se définissant essentiellement dans son opposition au premier : est moderne ce(lui) qui a su s'extraire de la nature. Dans cette perspective, la modernité est un concept permettant à une culture – en l'occurrence la culture occidentale – de se définir par rapport à la nature et par rapport aux cultures étiquetées « non modernes ».

Dans l'usage courant, « nature » renvoie cependant à l'environnement physique et au vivant non-humain. Paradoxalement, la nature est donc l'extériorité dans laquelle se déploient les choses, tout comme le principe interne d'une chose ou d'un être. C'est ainsi que l'emploi notamment Batty Weber en décrivant la « nature » de son protagoniste : « Fenn Kaß war eine eigene Natur, zu deren Kern die Äußerlichkeiten des Lebens nicht leicht hineindringen. Die Seele der anderen war wie eine Wage, die mit jeder Veränderung der Umwelt aus dem Gleichgewicht kam<sup>16</sup>. » Fenn apparaît ici comme une figure prototypique de l'homme moderne : un être imperméable qui s'est affranchi de son environnement.

Pour les Grecs, la *phusis* – dérivé de *phuein*, signifiant « croître » ou « devenir » – est tout ce qui existe physiquement, en opposition au surnaturel et au divin. Cette définition, héritée des philosophes présocratiques, remplace les récits mythologiques, comme le mythe anthropomorphisé de Gaïa, divinité de la Terre mère originaire, fertile et hostile à la fois. Dans le chapitre deuxième de la *Physique*, Aristote formule la première définition de la nature qui lui attribue le statut ontologique que Platon lui a toujours refusé : il est « incohérent de nier l'existence de la nature, elle s'impose à nos sens<sup>17</sup>. » La nature peut ainsi être l'objet des sciences naturelles qui, mettant en œuvre « une nouvelle forme de réflexion, le *logos*<sup>18</sup> », décrivent les structures et les forces à l'œuvre dans le monde physique. Au XVII<sup>e</sup> siècle, des astronomes et mathématiciens, à l'instar de Kepler et de Galilée, entreprennent une mathématisation des lois de la nature. Cette « physique des Modernes<sup>19</sup> » se fonde sur le paradigme heuristique du réductionnisme selon lequel la connaissance de la nature et du vivant est réduite à la compréhension mécanique de lois physiques et géométriques. Descartes, qui ne supporte pas l'idée que la nature soit une déesse « ou quelque autre sorte de puissance imaginaire<sup>20</sup> », poursuit ce processus de désanimation, de matérialisation et d'objectivation de la nature. Néanmoins, sa célèbre formule du *Discours sur la méthode* (1637), « nous rendre *comme* maîtres et possesseurs de la nature », suggère davantage une modification profonde des relations entre hommes et nature grâce à la « science nouvelle », plutôt qu'une justification philosophique de l'exploitation économique et capitaliste des ressources naturelles<sup>21</sup>.

Le terme de modernité condense ainsi ces fondements philosophiques et épistémologiques, soutiens de l'industrialisation et du développement technique et économique qui prennent naissance dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et se poursuivent tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle pour

<sup>15</sup> Lyotard Jean-François, « Ecology as Discourse of the Secluded » [1993], Coupe Laurence (éd.), *The Green Studies Reader*, Londres, New York, Routledge, 2000, p. 135.

<sup>16</sup> Weber Batty, *Fenn Kaß. Der Roman eines Erlösten* [1913], Mersch, Éditions du centre national de littérature, 2001, p. 97.

<sup>17</sup> Dalsuet Anne, *Philosophie et écologie*, Paris, Gallimard, 2010, p. 17.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>19</sup> Voir Burbage Frank (éd.), *La Nature*, Paris, GF Flammarion, 1998, p. 17 sq.

<sup>20</sup> Descartes, *Traité du monde, Œuvres philosophiques 1618-1637*, Garnier, 1963, p. 349.

<sup>21</sup> Nous soulignons. L'omission – délibérée ? – de la conjonction « comme » par de nombreux commentateurs a considérablement détourné la formule de Descartes. Voir Burbage Frank (éd.), *La Nature, op. cit.*, p. 136.

modifier, en profondeur et en peu de temps, les milieux sociaux et les écosystèmes naturels<sup>22</sup>. En guise d'exemple, après avoir représenté « un espace sauvage à conquérir », la « forêt moderne » est devenue un espace à exploiter<sup>23</sup>, ce qui paradoxalement met en branle une nouvelle esthétique de la nature perçue comme un espace de résistance à la modernité. Évoquer ce contexte est particulièrement important, car il correspond au cadre référentiel de *Fenn Kaß* qui thématise notamment l'opposition entre milieu rural – présumé proche de la nature – et milieu citadin, ou encore l'arrivée de l'électricité dans les campagnes.

#### NATURE PHYSIQUE ET NATURE METAPHYSIQUE

L'ambiguïté du terme « nature » réside dans le fait qu'il ne se contente pas de décrire *ce qui est*, mais aussi *ce qui devrait être*. Ce qui est « naturel » est donc érigé en norme justifiant des exclusions. Le roman de Batty Weber effleure cet emploi normatif quand l'auteur décrit des fillettes handicapées comme des « verlorene Existenzen », à l'opposé de « gesundes Leben<sup>24</sup> ». Cet usage normatif fait de la nature un concept métaphysique : l'être humain individuel et social se définit par rapport à ce qui n'est pas humain. L'anthropologue Philippe Descola souligne que cette définition dualiste se limite à l'Occident<sup>25</sup>, où le concept de nature est – pour reprendre Heidegger – le socle fondamental de la pensée : retirer cette base conceptuelle fait s'effondrer tous les systèmes de pensée. Si nous entendons « modernité » non pas comme un moment précis de l'histoire, mais comme une partie de l'appareillage conceptuel de la culture occidentale, Ulrich Beck situe particulièrement au XIX<sup>e</sup> siècle le renversement qui a fait de la nature une construction de la pensée, produit culturel de la modernité :

Die Gegenüberstellung von Natur und Gesellschaft ist eine Konstruktion des 19. Jahrhunderts, die dem Doppelzweck diene, die Natur zu beherrschen und zu ignorieren. Natur ist unterworfen und vernutzt am Ende des 20. Jahrhunderts und damit von einem Außen- zu einem Innen-, von einem vorgegebenen zu einem hergestellten Phänomen geworden<sup>26</sup>.

Sous l'étendard de « nature [...] doesn't grow on trees<sup>27</sup> », le postmodernisme déconstruit l'opposition entre nature et culture en soulignant l'importance de constructions discursives et socioculturelles. Si elle ne partage pas les conclusions du postmodernisme<sup>28</sup>, la pensée écologique cherche tout autant à dépasser les dualismes instaurés par la modernité dans le but de comprendre le monde par la science, de le dominer par l'économie et de le modifier grâce à la technologie. Beck s'intéresse ainsi à une forme particulière de modernité qui, souligne-t-il, n'est pas la « modernité classique littéraire<sup>29</sup> » : après la première modernité aveugle s'installe au XX<sup>e</sup> siècle une « seconde modernité » ou « modernité réflexive ». Cette dernière, dans un nouveau contexte de globalisation et de crise environnementale, prend conscience des risques engendrés par l'incessante production de richesses<sup>30</sup>. À l'instar de Beck, de nombreux penseurs s'interrogent sur les moyens de sortir de la modernité ou, dit autrement, de sortir du

---

<sup>22</sup> Colin Riordan, « German literature, nature and modernity before 1914 », Gersdorf Catrin, Mayer Sylvia (éds), *Nature in Literary and Cultural Studies. Transatlantic Conversations on Ecocriticism*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2006, p. 313.

<sup>23</sup> Chalvet Martine, *Une histoire de la forêt*, op. cit., p. 12-13.

<sup>24</sup> Weber Batty, *Fenn Kaß*, op. cit., p. 272-273.

<sup>25</sup> Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

<sup>26</sup> Ulrich Beck, *Risikogesellschaft. Auf dem Weg in eine andere Moderne* [1986], Berlin, Suhrkamp, 2015, p. 9.

<sup>27</sup> Hutcheon Linda, *The Politics of Postmodernism* [1989], Londres, New York, Routledge, 2002, p. 2.

<sup>28</sup> À l'encontre de la déconstruction postmoderniste, la première vague écocritique, attribuant une éptinence politique à ses recherches, souligne l'aspect réel de la nature, contre toute approche discursive et socio-constructiviste, comme le montre cette phrase célèbre, quelque peu caricaturale « it is not language that has a hole in its ozone layer », Kate Soper, « The Idea of Nature » [1995], Laurence Coupe (éd.), *The Green Studies Reader*, op. cit., p. 124.

<sup>29</sup> Ulrich Beck, *Risikogesellschaft*, op. cit., p. 16.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 14.

dualisme entre nature et culture en mobilisant divers outils et échafaudages théoriques. S'il nous est impossible de passer en revue toutes ces pistes, nous retenons l'idée de non modernité que développe Bruno Latour en 1991 dans *Nous n'avons jamais été modernes*. Selon Latour, le problème du mot « moderne » est qu'il désigne deux pratiques<sup>31</sup>, à savoir d'une part la création de choses et d'êtres nouveaux, hybrides entre nature et culture : l'agriculture, les animaux domestiques, mais aussi les OGM, le trou dans la couche d'ozone, le dérèglement climatique, etc. D'autre part, la modernité crée paradoxalement, par purification, des zones ontologiques entièrement distinctes : celle des humains et celle des non-humains (l'animal, l'environnement, le cosmos, mais aussi les machines et les réseaux informatiques). Toujours selon Latour, les conséquences de l'activité anthropique font apparaître une nature qui se rappelle à l'humanité, montrant ainsi que l'épopée<sup>32</sup> de la modernité, considérée comme la séparation continue de la nature, n'a été qu'une illusion philosophique<sup>33</sup>.

### LECTURE ANTHROPOLOGIQUE DE *FENN KAß*

En interrogeant des productions culturelles conjointement à des contextes, le présent volume met au jour plusieurs points de vue et cadres théoriques censés rendre compte de la modernité. Bien qu'historique, car soumise à une dimension temporelle<sup>34</sup>, notre définition ne désigne pas seulement un moment précis de l'histoire artistique et sociétale, mais un rapport particulier à la nature. Ainsi, « modernité » ne s'oppose pas à « tradition » dans un simple constat historiographique de rupture(s), mais renvoie à une série de dualismes inhérents à l'appareillage épistémologique de la culture occidentale : distinction entre nature et culture, entre l'humain et l'animal, mais aussi, plus généralement, entre le sujet et l'objet de la perception et de la connaissance.

Parce qu'elle se fonde sur cette séparation entre nature et culture, l'anthropologie est elle aussi « fille de la pensée moderne<sup>35</sup> ». L'anthropologie du début du XX<sup>e</sup> siècle est dominée par le déterminisme, combinée à une application du darwinisme<sup>36</sup> à la sphère sociale – idée récurrente dans *Fenn Kaß*. L'écologie culturelle, développée par l'anthropologue américain Julian Steward dès la fin des années 1930, cherche à démontrer que le caractère des cultures humaines résulte de leurs adaptations à l'environnement. Corollairement, chaque société est biologiquement liée à un milieu défini, avec les dérives idéologiques que l'on connaît de ces naturalisations de faits culturels. Poursuivant la réfutation du matérialisme culturel par l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss, des anthropologues tels que Philippe Descola, Viveiros de Castro ou encore Tim Ingold s'attaquent au déterminisme ainsi qu'à l'idée de finalité de l'évolution dans une perspective anthropocentrée. Cette « nouvelle anthropologie », appelée aussi « anthropologie écologique » ou « anthropologie de la nature », est l'étude des « relations continues, au cœur du processus de vie, des personnes avec leur environnement<sup>37</sup> ».

Dès lors, notre lecture de *Fenn Kaß* naît du pari d'ajouter, à la réception critique du roman focalisée sur la modernité en tant que rupture entre tradition et modernité, une approche éco-anthropologique qui s'intéresse au rapport entre nature et culture en décrivant l'être humain

<sup>31</sup> Latour Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes* [1991], Paris, Éditions La Découverte & Syros, 1997, p. 19-20.

<sup>32</sup> Nous empruntons l'expression « épopée » de la modernité à Christophe Bonneuil et Pierre de Jouvancourt, « En finir avec l'épopée : récit, géopouvoir et sujet de l'anthropocène », Hache Emilie (éd.), *De l'univers clos au monde infini*, op. cit., p. 57-105.

<sup>33</sup> Latour Bruno, « Glossaire », *Comment faire entrer les sciences en démocratie ?* [1999], Paris, Éditions La Découverte, 2004, p. 357.

<sup>34</sup> « La modernité est une forme de passage du temps », écrit Bruno Latour, « Glossaire », art. cit., p. 357.

<sup>35</sup> Descola Philippe, *L'Écologie des autres : l'anthropologie et la question de la nature*, Éditions Quae, 2011, p. 32.

<sup>36</sup> Voir les commentaires de Josiane Weber, Weber Batty, *Fenn Kaß*, op. cit., p. 432 et p. 445-447.

<sup>37</sup> Ingold Tim, *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Éditions Zones sensibles, 2013, p. 132.

dans son environnement. L'intrigue romanesque est celle de la naissance de l'homme moderne : un jeune homme, passionné de machines, veut devenir prêtre tout en modernisant la vie des habitants de villages ruraux. Se heurtant au conservatisme de l'église et des paysans, il quitte le clergé, puis le Luxembourg – par voie ferrée –, pour devenir ingénieur à Munich. Le thème de la modernité est ostensiblement présent dans le texte, tantôt porté par le protagoniste, tantôt fustigé par les populations conservatrices : « Geliebte Christen, seht Euch vor, daß Euch nicht ein moderner Moses das falsche Brot vom Himmel breche<sup>38</sup>. » Le roman a de fait été lu comme document témoignant du contexte socio-culturel de « Kulturkampf<sup>39</sup> » entre les conservateurs ruraux catholiques – qui par piétisme considèrent le dur labeur traditionnel, proche de la nature, comme garant de l'humanité – et la bourgeoisie libérale. L'édition commentée du roman montre d'ailleurs comment la réception de l'œuvre a immédiatement clivé conservateurs et modernes. Parallèlement, dans une perspective historico-littéraire, Pierre Marson situe (avec nuance, en soulignant l'hétérogénéité de l'œuvre), Batty Weber entre la génération des Classiques (Michel Lentz, Dicks, Michel Rodange) et des Modernes, héritiers du symbolisme et du naturalisme littéraires, ou influencés par l'expressionnisme<sup>40</sup>.

Mais, si nous élargissons un temps le point de vue sociologique, le roman de Batty Weber est aussi une *éco-logie*, au sens propre de l'étude d'une précision toute anthropologique de l'être humain dans son environnement. Fenn apparaît certes comme un personnage fort et inébranlable, constat qui mène Josiane Weber à interroger la catégorisation générique du roman : « Noch weniger als ein Entwicklungsroman ist *Fenn Kaß* allerdings ein Bildungsroman. Kulturelle und sonstige Umwelteinflüsse haben kaum eine Wirkung auf Fenn Kaß. Es liegt quasi in seinen Genen, dass er Ingenieur werden soll [...]»<sup>41</sup>. Il éprouve néanmoins profondément, physiquement et mentalement, son changement de milieu : « Da kam zum ersten Male über Fenn Kaß das Empfinden, daß er aus goldener Freiheit und schöner, großer, gesunder Natur in blödsinnigen Zwang und verkrüppelnde Unnatur gestoßen war<sup>42</sup>. » Plus loin, dans une longue séquence descriptive, Fenn, confronté à des choix de vie essentiels, plonge dans ses souvenirs pour se remémorer son retour au village de Wiesingen à l'occasion des cueillettes et moissons :

Die schönsten Tage im Jahr brachte für unsere Wiesinger immer der goldene Erntemond. Wenn schimmerndes Spinnweb die Hängematten der Elfen von Grashalm zu Grashalm wob und die kleinen grauen Netze morgens von Tauperlen funkelten, wenn von den Wiesen her das eintönige Singen der Kuhbuben kam, die die Vesperpsalmen langgezogen und schläfrig über die leere Gewann gröhlten, wenn nach all dem ernstesten Einscheuern der Feldfrüchte, an denen der Begriff des Notwendigen, des Pflichtmäßigen haftet – wenn nach Heu und Grummet, Hafer und Weizen, Erbsen und Bohnen es jetzt an das angenehmere Ernten des süßen Obstes ging, wenn der straffe Bogen der Arbeit allmählich sich abzuspannen begann und die Menschen langsam sich bewußt wurden daß sie auch wieder einmal ausruhen und genießen durften, – in diesen Tagen war es für die Wiesinger "Studenten" eine Wonne, die Felder und die Wälder zu durchstreifen und zu fühlen, wie sie sich auflösten im Zauber ihrer Heimat, wie ihr Wesen in dieser Umwelt restlos aufging gleich einem Körper, der sich in einer Flüssigkeit auflöste, da er in einer anderen hart und undurchdringlich bleibt<sup>43</sup>.

---

<sup>38</sup> Weber Batty, *Fenn Kaß*, *op. cit.*, p. 207.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 415.

<sup>40</sup> Marson Pierre, « Batty Werbers *Fenn Kaß* », *Forum*, n° 216, mai 2002, p. 58-62.

<sup>41</sup> Weber Batty, *Fenn Kaß*, *op. cit.*, p. 435.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 82. Le terme « Unnatur » réapparaît p. 153.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 119-120.

Le texte décrit l'être humain dans son interaction sensible avec l'environnement. La connotation positive de l'extrait contraste avec les thèses au demeurant très naturalistes du roman, où il est question de « Zucht » voire de « Menschenrohmaterial<sup>44</sup> ». À la fin du roman, l'image du fluide réapparaît, déclinée en larmes, mais toujours en lien avec la nature, pour exprimer les doutes de Fenn. Le motif liquide résonne alors en écho : « Aber jetzt war er am Ende seiner Kraft. Wie damals der arme Putty, so schlang er jetzt die Arme um den rauhen Baumstamm und begann zu weinen. Er weinte wirklich, der starke Fenn Kaß<sup>45</sup>. »

L'anthropologue britannique Tim Ingold, spécialiste des peuples du grand Nord, observe la relationalité de l'être humain et de son environnement, à l'encontre d'une vision moderne de l'homme :

[Ingold] dénonce au plus profond de notre tradition culturelle une logique de l'inversion qui a situé à l'intérieur d'organismes séparés de leur environnement ce qui émanait des relations tissées au sein de cet environnement. La modernité nous a conditionnés à penser en termes de dedans et de dehors, d'espaces à isoler puis à connecter, de lieux à occuper et d'objets techniques à produire. Individus, maisons, nations : nous concevons les êtres comme limités par des membranes séparant un intérieur d'un extérieur<sup>46</sup>.

Iconoclaste, Ingold est constamment à la recherche d'images concrètes pour exprimer cette relationalité. Dans *A Brief History of Lines* (2007), il définit « l'écologie » comme « l'étude de la vie des lignes<sup>47</sup> » : les lieux et les corps sont décrits comme des « nœuds » infiniment intriqués et alimentés par les flux qui y circulent : air, eau, sang, humeurs, calories, vitamines, hormones, etc. Ce faisant, l'environnement n'est plus perçu comme « ce qui entoure l'organisme », mais « un domaine d'enchevêtrement » qu'Ingold nomme « la texture du monde ». Dans *Marcher avec les dragons*, recueil rassemblant les traductions françaises d'une série d'articles publiés entre 1995 et 2013, sont proposées d'autres images pour permettre de penser et d'imaginer « l'immersion dans un champ relationnel<sup>48</sup> » : rhizomes, mycéliums<sup>49</sup>, mais aussi flux et liquides. Tout comme « l'organisme n'est pas limité par la peau, mais perméable », l'environnement n'est pas un espace contenant qui entoure un être, mais :

[dans] l'espace fluide, il n'y a pas d'objets ou d'entités bien définies, mais plutôt des substances qui s'écoulent, se mélangent, se transforment et se solidifient parfois en des formes plus ou moins éphémères [...]. Dans l'espace fluide, chaque ligne (ou relation) est un flux, comme le lit d'une rivière ou les veines et les capillarités du corps<sup>50</sup>.

Ingold s'inspire des travaux du biologiste Jakob von Uexküll et du psychologue James J. Gibson, qui réfutent l'idée d'un « entourage » (*Umgebung*) qui soit un monde commun (*Mitwelt*), neutre et objectivement pareil pour tout organisme. Dans *Milieu animal et milieu humain* (1956), Uexküll, pionnier de la biosémiotique, introduit les notions de signification et de subjectivité au monde animal. Son point de départ est l'étude des mondes perceptif et

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 184 et 227.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 264.

<sup>46</sup> Citton Yves, Walentowitz Saskia, « Pour une écologie des lignes et des tissages », *Revue des Livres*, n° 4, mars 2012, p.

<sup>47</sup> Ingold Tim, *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Editions Zones Sensibles, 2011-2013, p.136.

<sup>48</sup> Ingold Tim, *Marcher avec les dragons*, *op. cit.*, p. 273.

<sup>49</sup> Dans un chapitre intitulé « Point, ligne, contrepoint », Ingold, en citant le mycologue Alan Rayner (1997), définit le « mycélium fongique » comme « l'exemple prototypique de l'organisme vivant », car « la biologie n'aurait alors pas pu se construire sur l'hypothèse selon laquelle la vie est contenue dans les limites absolues de formes fixes. Son point de départ aurait plutôt été le caractère fluide du processus de la vie, à l'intérieur duquel les limites ne tiennent qu'au flux continu de matériaux qui les traverse. » *Ibid.*, p. 195.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 196 (italique dans le texte).



actantiel de la tique<sup>51</sup>, plus pauvres que les mondes humains, mais constituant toutefois des mondes à part entière. Le concept phare d'Uexküll est donc l'*Umwelt*, le « milieu » composé de « qualités » (Gibson parle d'« affordances<sup>52</sup> ») en fonction de la perception de chaque organisme. Si Uexküll s'en tient à l'espèce, Gibson s'intéresse davantage à la perception individuelle et développe l'idée de coévolution réciproque des organismes et des milieux. Le concept de *Umwelt*, appliqué à la description de Fenn, montre donc la coexistence de milieux distincts (rural, naturel, clérical, urbain, bourgeois) avec lesquels le personnage interagit différemment en fonction non seulement de son caractère – supposé immuable –, mais aussi de la situation psychologique à un moment donné de l'intrigue. Fenn semble ainsi étouffer (« Luft atmen ») tout autant dans la « Unnatur » du convict que dans la « Unkultur<sup>53</sup> » de la population paysanne, bourgeoise et conservatrice.

Dans un roman dont les thèses centrales sont la constitution de l'individu et la construction d'une nouvelle vision du monde, la formule de liquéfaction paraît surprenante, presque antagonique. La description du fluide contraste avec la représentation d'un corps imperméable à son environnement. À l'encontre de l'image de la nature extériorisée des Modernes, le narrateur décrit ici un mélange ou emmêlement continu entre l'individu et son environnement. Le roman dégage donc deux visions de l'être humain : corps individuel dans les premiers extraits cités ; « corps médial<sup>54</sup> », dans les suivants. Ces deux représentations corroborent le double signifié de « nature » : la « réalité *de* » Fenn Kaß, mais également l'*Umwelt*, soit la « réalité *pour* » le personnage<sup>55</sup>.

D'autres interprétations de la description du corps liquide de Fenn dans son environnement peuvent compléter la perspective écologique : la notion de *Heimat* en tant que concept identitaire demeure opératoire, l'identité régionale étant perçue comme opposée à la société moderne<sup>56</sup>. Eu égard à la parenthèse que constitue cette scène, l'expérience paysagère peut aussi être décrite comme une réminiscence romantique reposant sur une idéalisation de la nature face à la société moderne<sup>57</sup>. Force est cependant de constater que les descriptions de Fenn se liquéfiant et pleurant présentent une relation non seulement sensible et symbolique avec l'environnement, mais aussi physique, « [prenant] en compte la corporéité du sujet qui “vit de” » et « [insistant] sur les conditions à la fois biologiques, sociales et environnementales de l'existence, en cessant de séparer l'homme de la nature [...] »<sup>58</sup>.

## DE LA « MISCHKULTUR » A L'ETRE MEDIAL ?

Que conclure dès lors de ce pari de lecture écologique de l'œuvre de Batty Weber ? Il est important de souligner que la parenthèse descriptive des pages 119 et 120 est loin de faire du protagoniste un antimoderne – ce qui contredirait le sens général de l'œuvre –, mais plutôt un être humain « non moderne » ou qui n'est pas seulement moderne. La relation vitale entre la personne et son environnement ne peut cependant être érigée au rang de relationalité universelle, car le lien étroit entre nature et *Heimat*, culturellement construit, demeure primordial dans le roman. Le cadre épistémologique du roman et de la réflexion de Batty

<sup>51</sup> Von Uexküll Jakob, *Milieu animal et milieu humain* [1934], Paris, Payot et Rivages, 2010, p. 32.

<sup>52</sup> James J. Gibson applique ces idées à la psychologie humaine dans *Ecological Approach to Visual Perception* (1979). Il développe ainsi une « psychologie écologique » qui s'intéresse à la perception directe de l'environnement dans les activités quotidiennes. Voir Gibson James J., *Approche écologique de la perception visuelle*, Bellevaux, Editions Dehors, 2014.

<sup>53</sup> Weber Batty, *Fenn Kaß*, *op. cit.*, p. 247.

<sup>54</sup> Pelluchon Corinne, *Les Nourritures. Philosophie du corps politique*, Paris, Seuil, 2015, p. 84.

<sup>55</sup> La distinction entre « réalité *de* » et « réalité *pour* » est imputable à Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, *op. cit.*, p. 137.

<sup>56</sup> Voir Kaufmann Kai, « Literaturraum Luxemburg : Vorüberlegungen zu einer Regionalgeschichte der luxemburgischen Literatur », *Germanisch-romanische Monatsschrift*, vol. 61, n° 1, Heidelberg, Winter Verlag, 2011, p. 77-94.

<sup>57</sup> Goodbody Axel, « Heimat als Identität und ökologisches Bewusstsein stiftender Faktor », Paulsen Adam, Sandberg Anna (éds), *Natur und Moderne um 1900*, *op. cit.*, p. 184.

<sup>58</sup> Pelluchon Corinne, *Les Nourritures*, *op. cit.*, p. 10.

Weber, formulée en outre dans « Über Mischkultur in Luxemburg » en 1909, est bien évidemment celui du déterminisme culturel et du darwinisme social<sup>59</sup> et non celui de l'anthropologie écologique. Mais la lecture attentive de séquences choisies montre l'impossibilité de lire tout le roman avec cette clé évolutionniste et déterministe qui réduit l'évolution d'un être à un facteur déterminant. Il s'avère que, dans le roman, les choix du protagoniste sont plus individuels et contingents qu'il n'y paraît de prime abord : manque d'argent, mort du père, échec et désillusions, ou encore le cours d'eau indomptable suite au sabotage du barrage.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le roman de Batty Weber participe donc du renversement des oppositions usuelles, en rattachant de manière positive la modernité à la culture<sup>60</sup> sans pour autant situer inébranlablement la nature du côté de la tradition qui elle-même est « Unnatur ». Du début à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les conséquences de la modernité ont une fois de plus ébranlé ces lignes : « Tant que la nature était lointaine et dominée, elle ressemblait encore vaguement au pôle constitutionnel de la tradition<sup>61</sup>. » Ainsi, la tentative de penser outre ces dualismes, tant par Batty Weber que par son lecteur ci-présent, fait apparaître, en marge du devenir-moderne de Fenn Kaß, une anthropologie de l'humain non moderne : l'ingénieur citadin se déplaçant grâce à des moyens de transport mécanisés se révèle inséparable de l'être nouant une relation plurielle avec l'environnement.

Notre lecture, teintée des influences de la microlecture richardienne, attentive aussi à la manière dont se déploie un imaginaire de la matière, tel que décrit par Bachelard<sup>62</sup>, s'inscrit aussi dans le cadre plus récent et transdisciplinaire des humanités environnementales : ériger différentes définitions anthropologiques en modèle de lecture littéraire a permis de développer une *anthropoétique* qui, non content de combiner étude de l'humain – dans une perspective non anthropocentrée<sup>63</sup> – et étude textuelle, situe l'œuvre dans son temps, mais montre aussi comment l'imagination poétique s'aventure au-delà. La fonction « écoculturelle<sup>64</sup> » de la littérature est alors l'invention de situations qui échappent à l'entendement des concepts dominants. Elle n'est donc pas un simple document culturel, mais l'expression, par l'écriture et par la lecture, d'un rapport poétique, mais aussi vital au monde – double rapport qu'il est urgent de souligner face aux enjeux environnementaux actuels.

---

<sup>59</sup> Voir Marson Pierre, « Batty Werbers *Fenn Kaß* », art. cit., p. 61. Dans le même esprit, Sonja Kmec souligne qu'il ne faut pas confondre l'idée de « Mischkultur » avec des concepts plus récents, à l'instar du « tiers espace » d'Homi K. Bhabha ou de la notion d'« hybridité » issue des *postcolonial studies* : la « Mischkultur » demeure territorialisée et déterminée par la situation géographique, alors que les définitions récentes mettent l'accent sur la transgression et les transformations. Selon Kmec, la donnée territoriale demeure donc un problème insurmontable. « L'éco-cosmopolitisme » tente précisément de combiner les deux postulats de l'unité du lieu et de l'hybridité culturelle. Voir Heise Ursula K., *Sense of Place and Sense of Planet*, op. cit., p. 10.

<sup>60</sup> « Kulturwohltaten », Weber Batty, *Fenn Kaß*, op. cit., p. 190.

<sup>61</sup> Latour Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes*, op. cit., p. 72.

<sup>62</sup> Voir Richard Jean-Pierre, *Microlectures*, Paris, Seuil, 1979 et Bachelard Gaston, *L'Eau et les Rêves*, Paris, José Corti, 1942.

<sup>63</sup> Voir Philippe Descola, « La forêt des signes », Kohn Eduardo, *Comment pensent les forêts*, Bruxelles, Éditions Zones sensibles, 2017, p. 15.

<sup>64</sup> « Ecocultural potential of imaginative literature », Zapf Hubert, *Literature as Cultural Ecology. Sustainable Texts*, London, New York, Bloomsbury, 2016, p. 7.